

Richard Abibon

Le guru de nulle part.

À propos de « Partisan », un film de Ariel Kleiman avec Vincent Cassel , Jeremy Chabriel.



Je tombe sur ce film qui tombe à pic au moment où je m'apprête à commenter « L'épreuve », le 29 novembre prochain.

Je vous résume le scénario, puisqu'il n'y a guère de suspense, ni même d'action.

Une atmosphère éminemment mystérieuse planant sur les volutes d'une musique étrange assez exceptionnelle pour un film. Le décor est du même acabit. Des barres d'immeubles miteux et dégradés pourtant situés au cœur d'une riante vallée verte. Des rues désertes. Pas un seul véhicule. À l'intérieur des immeubles, les peintures s'écaillent et les plâtres se craquellent. Les portes sont de métal rouillé. Pas d'indications qui permettraient de reconnaître un lieu ou une langue. Les comédiens s'expriment en anglais : ça, c'est pour vendre le film partout dans le monde. L'ensemble laisse une impression assez glauque.

À l'écart de cette ville bizarre, dans les montagnes, se blottit le refuge de Gregori, le personnage joué par Vincent Cassel. Il règne en guru sur une petite communauté qui s'est volontairement mise à l'écart de la société. Là, ils sont en sécurité, explique succinctement le maître, ce n'est pas comme là-bas. Et aux enfants : vous ne revivrez pas ce que nous avons vécu.

Seul homme parmi quelques femmes et une foule d'enfants, il la joue patriarche amical et protecteur. Tous ces enfants sont-ils les siens ? Toutes ces femmes sont-elles les siennes, même si l'une d'elle semble « l'officielle » ?

Le refuge de la petite communauté n'est pas mieux que la « ville-mère ». Une petite cour parsemée de rochers surnageant ça et là, un bassin agrémenté de jets d'eaux minuscules et d'une femme nue en bronze qui n'évitera pas un baiser sur la bouche de notre homme. Dans un coin, entouré de grillages, un poulailler avec sa population à plumes. Dans un autre coin, le jardin. Les portes métalliques, souvent coincées, ouvrent sur un mobilier rassemblé de bric et de broc, trouvé dans une décharge. Des tunnels de bunker, chichement éclairés de néons, s'enfoncent dans la montagne, débouchant sur la façade des maisons au soleil de la falaise. Les murs s'ornent de fentes et d'écaillés.

C'est nulle part et c'est partout. Ça me fait penser à cet appartement que je visite régulièrement dans mes rêves, à la fois familier et radicalement étranger, toujours différent d'un rêve à l'autre et pourtant toujours le même : le lieu de l'inconscient. Il est plein de vieux trucs, c'est-à-dire de mémoires anciennes, et tout tourne autour d'une femme et de ses jets d'eaux : la femme phallique, figure figée dans le bronze éternel de la structure humaine. Mais aussi autour de ce patriarche qui s'accapare les femmes et se laisse entendre comme le père de tous. Un sorte de père de la horde primitive, comme dans le mythe inventé par Freud.

Sur ce lieu de l'inconscient, j'en dis plus long dans le livre qui vient de sortir (Abords du Réel, L'harmattan, voir : <https://www.youtube.com/watch?v=8fttoyqKpBQ> et

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=result>).

Un jour, Gregori sort Alexander de sa fête d'anniversaire. Il lui demande l'explication de ce qui tombe de son sac d'écolier : quelques babioles en plastique, dont un poisson bleu qui bat de la queue lorsqu'on le remonte. Il a ramené ça du « monde » lors de sa dernière expédition. C'est juste que ça lui a plu, explique-t-il. Le guru met cela à profit pour une leçon de morale. « Les objets du monde ? La seule chose qui m'est resté de ma mère quand elle est morte, plaide-t-il gentiment, c'était une bouteille de parfum. Et soudain je me suis aperçu que cette chose qui sentait si bon pouvait s'enflammer de manière redoutable. Et en regardant mon bras en feu, j'entendais les sirènes se rapprocher. Mais je savais qu'ils ne venaient pas pour moi. C'est ainsi qu'est le monde. »

Moralité : le monde est dangereux, il faut s'en préserver et se méfier de tous les objets qu'il produit. Nous avons raison de nous retirer dans les montagnes.

Interprétation : la mère et le monde ne font qu'un et leurs attraits apparents ne sont que tromperie. Les petits jets d'eau de la sculpture de bronze sont devenus les éruptions de flammes d'un dragon. Le petit poisson bleu fait le lien symbolique, phallique, entre les deux. Ne te laisse pas aller à l'illusion de la mère phallique et accepte l'illusion que je te propose du Père tout puissant et tout aimant.

Les enfants apprennent et gagnent des étoiles d'or en récompense. Mais aussi des bijoux en or et de l'argent que l'oncle Charlie apporte parfois. Ils s'entraînent au maniement des armes. Parfois l'un d'eux est chargé d'une mission en ville. Laquelle ? Tuer quelqu'un de précis, au pistolet. La petite communauté n'est pas dénuée de violence. C'était en rentrant d'une de ces missions qu'Alexander avait ramené ses babioles.

Au début, Grégori ramène de la ville une femme et son enfant, Léo. Nous comprenons qu'ils sont des réfugiés, symbole de tous ceux que l'Europe reçoit à l'heure actuelle. La petite communauté est accueillante. Mais Grégori s'aperçoit vite que Léo n'est pas un gamin facile. En voilà un qui, pour la première fois, conteste ses enseignements. Cours de jardinage d'hiver dans la cour. Léo reprend Grégori sur des évidences dont il doit convenir. Une femme apprend à une adolescente à attraper un poulet, puis le maintenir la tête en bas pour lui couper le cou à la hache. Eh, il faut bien se nourrir. Cela déclenche un mouvement de révolte de Léo. Il veut arracher la hache des mains de la jeune fille... Puis il se réfugie dans le poulailler, une poule sur les genoux entourée d'un bras protecteur et un crochet de fer dans l'autre main. Gare à qui prétendrait approcher.

Oui, ce sont les filles qui coupent. Ce symbole de la castration, il n'en veut pas.

On appelle Grégori qui était en train de donner un cours à l'intérieur. Au tableau, il achevait un plan ; de quoi ? Une bombe ? Le plan de la ville ? Ce n'est pas clair. L'un et l'autre sans doute. Toujours est-il qu'il échoue à raisonner Léo qui n'entend pas sortir du poulailler. Il y passera la nuit.

Le lendemain, Grégori change de tactique. Il passe à la séduction, ce qu'il sait le mieux faire. Il avait entendu que le garçon aimait les plumes de tanger. Ne me demandez pas ce que c'est ; ça fait partie des éléments mystérieux de cet endroit. Bref, le patriarche propose d'emmener le garçon chercher cette parure dans un endroit qu'il connaît, à l'extérieur. Le lendemain, tout le monde constate la disparition de Léo. Grégori fait l'ignorant. Mais Alexander comprend.

Il se met à refuser de manger du poulet, ce qui a le don d'enrager le maître. Alexander s'identifie à Léo comme Léo s'identifiait aux poules, façon d'assumer une castration symbolique, excluant sa réalisation symbolique dans la réalité.

Grégori sait être habile. Après avoir forcé Alexander à manger du poulet, sans succès, il passe aussi à la séduction : après tout, il peut ne plus en manger du tout, qu'est-ce que ça peut faire ?

Quelques temps plus tard, Alexander s'acquitte d'une mission en ville ; il tue un brave bourgeois. À son retour, en courant il se heurte à un garçon inconnu, à peu près de son âge. Il tombe et s'abîme les genoux.

« C'est du sang ? » demande le garçon inconnu. Puis : « reste pas là à pleurer comme une fille. » Alors Alexander lui brandit son pistolet sous le nez. Le mot était lâché : une fille ! Non, pas ça ! Tu as vu mon phallus ? Et l'autre, pas intimidé le moins du monde, lui prend tranquillement le pistolet des mains. Il l'arme. « Qu'est-ce qu'il fait vrai ! ». Ah mais non, C'EST un vrai ! ça, c'est moi qui l'ajoute car seul Alexander a l'air de le savoir, puisqu'il vient d'en faire usage. Le garçon vient de mettre l'accent sur la valeur

symbolique de l'objet : si c'est un vrai pistolet, ce n'est pas un vrai phallus. Ce n'est que du semblant.

De même le sang sur les genoux, comme la coupure du cou des poulets, ce n'est pas vraiment la castration, ce n'est que symbolique.

Lorsqu'il rentre, Gregori, qui sait être un père magnifique, est en train de masser un bébé, le petit Tobias, le petit frère d'Alexander, sous le regard admiratif d'une ribambelle d'enfants. Voyant Alexander arriver avec du sang sur les genoux, il passe aussitôt le relais pour aller chercher des bandages. Vraiment un bon père : il sait où sont les priorités.

Alexander en profite pour se saisir du bébé et s'enfuir avec, tranquillement, dans les couloirs glauques du bunker. Son père le retrouve assis par terre à un carrefour, câlinant tristement le bébé. Il s'approche de lui, une paire de ciseaux à la main. Certes c'est pour couper les bandages. Son intention est de soigner, comme celle de tous les jours était d'éduquer pour une société meilleure que « l'autre ». Mais pour nous qui avons quelque expérience des rêves, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'éducation rime avec castration.

Mais cette fois, la donne a changé. Tout en gardant le bébé sur ses genoux, comme Léo la poule, Alexander sort son pistolet. Gregori semble comprendre. Il s'affaisse sur lui-même, perdant tout ressort. Il tente une dernière tirade éducative, un dernier trait de séduction. Comme il avait déjà su si bien faire : « je sais, j'ai du faire quelques erreurs ; tout le monde en fait. Mais quand tu seras plus grand tu comprendras et tu diras : « il avait raison ». Tout ce que tu sais, c'est moi qui te l'ai appris. Si tu sais tenir ce pistolet c'est parce que je te l'ai appris. »

Oui, il avait appris à Alexander qu'il devrait être le protecteur de son petit frère. Mais comment faire avec les contradictions de l'éducation : protège ton frère et ceux de ta communauté, mais soit un assassin pour les autres. Léo, l'étranger qui n'avait pas su s'intégrer à la société, l'avait déjà appris à ses dépens. Fait ce que je dis, ne fais pas ce que je fais.

Le jeune garçon avait opéré une tentative de séduction auprès de sa mère. Celle-ci ayant fait tomber un gros tas de viande hachée qu'elle était en train de malaxer pour le diner. Il a profité de son passage meurtrier en ville pour acheter un équivalent et, radieux, en faire don à sa mère. Malheur ! Celle-ci est catastrophée de ce don et le refuse. Qu'est-ce que la viande hachée, si ce n'est le phallus ? Il s'agit d'un développement de l'équation : poulet = phallus = viande et : couper le cou = castration = hacher la viande. La femme la pétrit pour la mettre en forme, la rendre comestible, en un mot, pour la faire bander. C'était vraiment un gros tas de viande, à la taille du phallus paternel. Ce qu'apporte l'enfant n'est qu'un petit tas de viande, tout ce qu'il a pu acheter avec son pauvre argent. Il l'avait ramené en le dissimulant sous son pull, sur son ventre : développement de l'équation : phallus = enfant. Et elle n'en veut pas ! elle ne veut ni de son phallus, ni de l'enfant qu'il pourrait lui faire. Il ne reste qu'une solution : tuer le père. D'autant que ce père aimant et protecteur a appris aux enfants le maniement des armes et l'absence de scrupules. Plutôt que de s'identifier aux poules, autant s'identifier au protecteur des bébés en prenant sa place.

Voilà ce qui arrive quand un père se met en position de tout sachant, contre le reste du monde. Même s'il a l'habileté suprême de reconnaître ses limites. Même s'il avait eu l'habileté de détourner préventivement l'agressivité des enfants vers le monde extérieur, comme si ça allait le préserver. Voilà une des raisons de la guerre et de pourquoi les jeunes hommes y vont si volontiers.

Ainsi Laïos, le père d'Œdipe, avait voulu détourner l'agressivité prévue de son fils vers l'extérieur en l'envoyant se faire tuer dans le désert. La structure du monde va ainsi : les pères veulent tuer les enfants, en lesquels ils reconnaissent les rivaux qui vont les éliminer un jour. Les enfants s'en aperçoivent, notamment parce qu'il convoitent le même objet, l'épouse du père. Toute la question tient en ceci : qui va tirer le premier ?

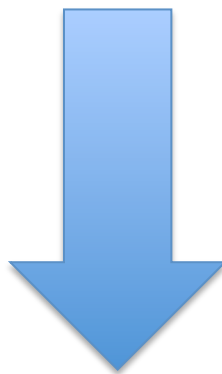
C'est là où ce film rejoint « L'épreuve », autour de la question : que faisons-nous de nos enfants ? Que faisons-nous de nos parents ? Sous les bisous et l'affection souvent profonde et véritable, quel monstre couvons-nous ? Les mythes de tous les pays et de tous les temps en rendent compte. Parfois c'est le fils qui gagne : Isaac sauvé in extremis du couteau sacrificateur de son père Abraham. Œdipe qui tue son père au carrefour. Parfois c'est le père qui gagne : le Christ en croix qui envoie : « père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Chronos qui mange ses enfants. Ganesh tué par Shiva son père, puis ressuscité par lui (voir : http://une-psychanalyse.com/Nepal_mythologies.pdf).

Je pense aussi aux enfants soldats africains, aux jeunes djihadistes européens, et à la légende du joueur de flûte qui enlève tous les enfants d'une ville pour se venger de ses habitants.

Pour revenir à « Partisan », le film a l'habileté de nous laisser sur cette question : on ne verra pas Alexander tirer sur son père. Toutefois, dans son infinie prévenance, Gregori a appris aux enfants à se mettre du coton dans les oreilles lorsqu'ils vont commettre un meurtre. Or, dans la dernière image, la caméra recule subtilement pour nous laisser apercevoir le bébé sur les genoux d'Alexander : il a du coton dans les oreilles.

4 nov. 15

voir ci-dessous l'affiche de la journée autour de « l'épreuve »



Passerelles Extra-Muros présente son :

Ça m' brunch ! N° 2

Pourquoi « La guerre » ?

Pourquoi des « Attentats-suicides » ?

**Une analyse de *L'ÉPREUVE*
film de Erik Poppe**

Par Richard ABIBON
Psychanalyste, conférencier



La totalité du Moyen-Orient embrasé... Une bonne partie de l'Afrique... L'Ukraine... Les attentats suicides...

Notre monde ne va pas bien.

Erik Poppe tente d'en rendre compte à sa façon, en suivant une journaliste de guerre (Juliette Binoche) qui n'hésite pas à prendre des risques. Il se transforme en quelque sorte en « journaliste au second degré ». Voilà la vie privée de la journaliste confrontée à la violence mondialisée.

Et la violence à l'intérieur de sa propre famille ? Est-elle capable d'en rendre compte aussi bien que celle qu'elle photographie sur le terrain ?

Et ces poupées gigognes de la violence, sont-elles des dérives actuelles de ce monde, ou simplement la prolongation de ce que l'humanité a toujours produit et dont les grands mythes fondateurs de religions rendent compte, à la manière d'un journaliste structural « avant l'événement » ?

ciné-conférence-débat-brunch

Dimanche 29 novembre 2015

De 11h00 à 15h00

Restaurant Comptoir des Îles

34, avenue des Champs Élysées 75008 PARIS
Sous la galerie // Métro : Franklin D. Roosevelt (L1)

Tarif unique/pers. : 15 € indissociables

Règlement sur place

Rencontre mise en place par l'association Passerelles Extra-Muros

PASSERELLES